

LA CAVE

J'ai laissé échapper un long soupir après avoir activé l'interrupteur du bout des doigts... et probablement un juron bien senti. L'une des ampoules avait encore une fois lâché, et la lumière n'était que diffuse dans le couloir du sous-sol de l'immeuble menant à la buanderie. Dans mes bras, l'encombrant panier de linge sale pesait son poids. Comme tout le monde, je m'imaginai des trucs délirants à chaque fois que je me trouvais dans ce genre d'endroit. Entre un alien tombant du plafond pour s'incruster à mon visage et un tueur en série masqué avec son couteau derrière le coude du couloir ; décidément il me fallait plus de comédies romantiques et moins de films d'horreur. J'ai commencé à marmonner un titre de mon groupe favori pour me changer les idées et je me suis approché de la porte de la buanderie. Une fois le panier au sol et la clé dans la serrure, je me suis arrêté... Était-ce bien un halètement que j'entendais? Comme une respiration difficile, un peu plus loin du côté des caves. Si l'un de mes voisins était en train de ranger ses affaires, il y aurait de la lumière. A moins que... J'ai souri en pensant à un couple dissimulé dans les ténèbres du sous-sol.

J'ai tourné la clé.

Et me suis immobilisé...

Un râle, plus long, mais étouffé... Cela provenait effectivement de plus loin. Il faisait trop noir pour voir quoi que ce soit avec cette ampoule grillée. Ma main a glissé dans la poche de mon jeans pour en sortir mon smartphone dont j'ai activé le flash en version lampe de poche. Avec cette lumière blafarde, je voyais le couloir. De chaque côté, les portes en bois faites de planches disjointes qui fermaient chacune des caves des habitants de l'immeuble. Le bruit venait du fond, mais je ne voyais personne. Aucune porte n'était ouverte.

Je me suis avancé lentement. C'était comme si mes idées délirantes prenaient corps à cet instant. Le râle s'est transformé en syllabes. Étouffées, comme si la bouche qui les exprimait était recouverte. Des mots à moitié formulés, toujours les mêmes, à plusieurs reprises. Mon esprit assembla les éléments détachés pour reconstituer ce qui se disait... "A l'aide"

Je me suis alors demandé qui pouvait me faire cette blague, bien entendu. Personne dans l'immeuble en tout cas, j'avais très peu de contacts avec mes voisins. Quel pote pouvait s'être démené au point d'obtenir la clé d'une cave et de monter un truc pareil? Et puis je suis arrivé aux dernières portes. Là, à droite, la respiration haletante et pénible. Entre deux des planches formant la porte, la lumière de ma lampe improvisée éclaira l'une de ces rares caves qui ne soit pas remplie du sol au plafond de trucs inutiles. Non, là il y avait beaucoup de vide. Et il y avait quelqu'un.

Une personne, un homme, assis par terre, affalé plutôt. Vu sa position, il aurait été couché si son cou n'était pas retenu par une chaîne à un anneau fixé au mur à mi-hauteur. Il était nu, les mains liées. Et j'ai vu les taches sombres. Le liquide s'écoulait en une flaque au sol. Il y avait des éclaboussures sur les murs. Du sang! Son sang en fait. J'ai secoué la tête, fermé les yeux, pris une énorme respiration, persuadé que mes fantasmes me faisaient halluciner. Mais rien n'y fit. La scène que je voyais était bien réelle. L'homme a faiblement tourné la tête vers moi. Il devait effectivement lui être difficile d'articuler quoi que ce soit avec ce tissu à moitié enfoncé dans sa bouche. Son regard pris dans la lumière était désespéré, implorant, suppliant. J'ai empoigné la porte, tiré, poussé, mais elle ne bougeait pas. A nouveau j'ai accroché ensemble les sons sortant de sa bouche : "A l'aide". Je lui ai chuchoté que j'arrivais.

J'ai posé mon smartphone, flash vers le haut, et j'ai glissé mes mains entre deux planches. J'ai forcé. Forcé encore. Je n'ai jamais été extrêmement athlétique, mais l'adrénaline du moment a dû m'aider, car j'ai réussi à faire céder l'une des planches. Elle a craqué, et je suis parti brutalement en arrière. Une écharde dans la paume et mon dos butant violemment contre le mur m'ont fait lâcher une bordée de jurons. En revenant vers la porte de la cave, j'ai vu l'homme encore plus apeuré qu'avant. Je me suis attaqué à une deuxième planche que j'ai pu déloger au prix d'une nouvelle écharde.

J'ai ensuite pu me glisser dans la pièce obscure et je me suis agenouillé auprès de l'homme, lui retirant son bâillon. Je n'avais jamais vu ce type. De près, j'ai pu constater qu'il était recouvert d'une multitude de petites blessures, des coupures, des piqûres, dont plus d'une saignait, des brûlures aussi.

— Vite, me dit-il d'une voix rauque et fatiguée. Elle peut revenir.

— Elle...? Mais qui?

— Elle...

Sa voix se brisa en un sanglot. Pendant ce temps, je me tournai vers la chaîne afin de le libérer. Ce que je découvris me fis frémir. La chaîne n'était pas reliée à un quelconque collier au cou de l'homme. Le dernier anneau traversait en fait la peau de son dos, entre les omoplates, comme un gros piercing mal fait planté dans une plaie sale. Dès lors, l'homme n'osait bouger, par peur de la douleur. La peau avait été découpée, visiblement partiellement arrachée par certains de ses mouvements. J'eus un haut-le-cœur. Je devais sortir ce type de là, mais je ne voyais pas comment faire.

— Je vais aller chercher un outil, une pince, quelque chose, lui murmurai-je à l'oreille. Je reviens.

Il me fixa de ses yeux implorants remplis de larmes tandis que je me relevais.

— Ne me laissez pas, je vous en prie.

— Je reviens dans un instant, j'habite juste au-dessus.

Je suis repassé par le trou dans la porte, je me suis baissé pour récupérer mon téléphone. Il pleurait derrière moi.

— Ne me laissez pas. Elle va revenir...

Je lui ai répété que je revenais. Et j'ai couru dans le couloir. Je ne sais pas pour quelle raison je n'ai pas pensé à appeler les flics. C'aurait pourtant été la meilleure chose à faire. Je crois que j'ai pensé à l'urgence de sortir ce type de sa terrifiante situation. Rien de très réfléchi là-dedans. Finalement, quand on se moque des réactions des héros de films d'horreur qui n'ont pas de réactions logiques, on ne fait pas mieux quand on est soi-même confronté à ce genre de chose.

J'ai donc couru... et je n'ai pas fait attention à mon panier de linge toujours dans le couloir. Je me suis retrouvé face contre terre avec une nouvelle bordée de jurons. Mon téléphone m'a échappé et s'est envolé contre le mur qu'il a atteint avec un bruit peu engageant. Une fois relevé, je n'ai pu que constater à la lumière de l'unique ampoule du couloir qu'il était hors service. Je me suis empressé de reprendre ma course dans le couloir sombre, pour ensuite ouvrir la porte et rejoindre le hall de l'immeuble. J'ai lancé un grand coup contre le bouton d'appel de l'ascenseur ; le voyant m'a indiqué qu'il était au sixième. Vu la lenteur de l'antique machinerie, autant monter à pied. J'ai donc parcouru quatre à quatre les volées de marches menant à mon appartement. Après quelques longues secondes à patauger dans ma poche pour sortir mes clés et enfoncer la bonne dans la serrure, j'ai pu entrer. Interrupteur, lumière, placard, boîte à outils, pince coupante... Tout cela semblait durer une éternité, mes mains tremblantes n'aidant pas. Je haletais.

J'ai redescendu les escaliers à la hâte, manquant de me vautrer lamentablement. Encore quelques pas et j'ai retrouvé le couloir sombre de la buanderie, j'ai tourné en direction des caves dans l'obscurité. Et là j'ai juré à nouveau. Sans mon smartphone, plus de lumière dans la cave du fond. J'ai tâtonné pour retrouver la porte, l'ouverture. Je n'entendais plus rien, plus même la respiration du type. J'ai murmuré que j'étais là... aucune réponse.

Toujours à tâtons, j'ai avancé lentement en direction de l'endroit où il était accroché au mur... Et j'ai trouvé le mur. J'ai trouvé l'anneau auquel la chaîne était suspendue. Il y avait quelque chose de particulier, de différent, dans la manière dont la chaîne pendait. Mes mains tremblantes ont suivi les froids maillons métalliques.

— Je suis là monsieur, je suis là, je vais vous tirer de là.

Avec un sursaut et un cri j'ai atteint le bout de la chaîne. Le type n'y était plus accroché, mais ce que j'ai touché était souple, chaud, gluant... J'ai reculé... Il n'était plus là, parti... disparu... Et j'ai reculé encore. J'ai senti sous mes pieds un liquide. Que s'était-il passé pendant mes quelques minutes d'absence? J'ai reculé. Ma respiration se faisait de plus en plus pénible. Lorsque mes talons ont heurté le seuil de la porte, je suis parti en arrière à nouveau. Encore une chute. Mon dos et l'arrière de ma tête ont touché le sol avec un bruit sourd et j'ai senti que tout tournait. Mais je me suis forcé à me relever. J'avais perdu ma

pince dans la chute mais cela n'importait plus. J'ai avancé en titubant dans le couloir vers la sortie, et j'ai réalisé que je tenais dans mes mains la chose molle et chaude et gluante qui était suspendue au dernier maillon de la chaîne. Une fois dans la lumière blafarde de la dernière ampoule en état du couloir, j'ai vu que c'était un lambeau de chair. Quelques centimètres carrés arrachés à son possesseur. Avec un cri d'horreur j'ai laissé tomber cette peau et un puissant haut-le-cœur m'a traversé. Le sang me collait aux doigts, aux paumes.

je suis sorti... Dans le hall... Vers la sortie de l'immeuble. J'avais besoin d'air frais. Mon esprit divaguait, je ne savais plus bien où j'en étais. Je ne comprenais plus ce qui m'arrivait. Dehors, les gyrophares m'éblouirent et la voix puissante me figea sur place. "Plus un geste", disait-elle. je me suis demandé à qui elle s'adressait avant de découvrir les deux flics braquant leur arme sur moi...

J'ai bénéficié de la présomption d'innocence. Les preuves n'étaient pas suffisantes. Et puis il n'y avait aucun corps. Un morceau de chair humaine et du sang, oui, mais rien permettant de m'incriminer pour meurtre. Bien évidemment, puisque je n'avais rien fait. Mon avocat était certes jeune, mais il avait suffisamment d'esprit et de tchatche pour obtenir que je sorte. Oh cela a pris bien des mois certes, mais je suis sorti libre. Pendant tout ce temps, je n'ai jamais pu oublier ces moments dans la cave, dans le couloir. Aucune nuit sans cauchemars. Comment oublier cela? J'ai tenté de me convaincre que le tout n'avait été qu'une hallucination. Mais il y avait des éléments matériels, la chair, le sang, la chaîne. Il y avait aussi eu un coup de fil anonyme aux flics pour signaler un truc horrible dans mon immeuble et qu'un individu dangereux y traînait. Mon avocat m'a annoncé qu'aucun indice n'avait permis à l'enquête d'aboutir. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé à un bar avec un solide verre de rhum ce soir-là. Seul. Tant mieux, je ne me sentais pas prêt à lancer une grande conversation.

Il y avait plein de place dans le bar mais un type est quand même venu s'asseoir à côté de moi, accoudé au comptoir ; il a commandé une bière. Il a bien tenté d'entamer la conversation mais je suis resté muet. Vraiment pas envie de causer. Au bout d'un moment, je suis allé pisser. J'en étais à me laver les mains quand il est entré lui aussi dans les chiottes. C'était probablement dû à ce que j'avais vécu mais une certaine parano s'est emparée de moi. Le regard dans le miroir, je ne l'ai pas lâché des yeux. En me tournant vers la porte, je l'ai gardé dans mon angle de vue, mais il a été trop rapide. J'ai bien vu venir le coup mais sans être capable de réagir. Un poing puissant m'a touché à la tempe. Je me suis senti vaciller, tourner, puis tout s'est assombri et il n'y eut plus rien.

Avant de rouvrir les yeux il y a eu le mal de crâne. Ça tournait. Le sol était dur sous moi. Froid et très dur. Je le sentais bien car j'étais à poil. J'ai ouvert les yeux, il m'a fallu

plusieurs essais. J'étais couché sur le sol de béton d'une petite pièce sans fenêtre. Une cave peut-être. Dans un coin, une lampe diffusait une lumière froide. J'ai vu deux silhouettes. Je me suis relevé sur un coude, tentant de bredouiller quelque chose, et une douleur s'est à nouveau déclarée dans mon crâne. Un ricanement. Là-bas, venant d'une des silhouettes. En clignant des yeux j'ai pu améliorer ma vision et la silhouette est devenue le gars du bar. A ses côtés une belle jeune femme. Plutôt petite, menue. Et nue elle aussi. Elle me souriait doucement, tendrement, les mains derrière le dos, ses longs cheveux blonds pendant sur ses épaules.

— Bonjour, m'a-t-elle susurré. Cela fait des mois que je t'attends...

J'ai encore cligné des yeux et les ai ouverts plus grands. Le sourire de la femme s'est élargi, elle semblait heureuse. Puis ses mains ont quitté son dos et me sont apparues... Dans l'une elle tenait une sorte de long couteau de cuisine effilé dont la lame a brillé d'éclats malsains à la lumière de la lampe. Dans son autre main, une chaîne qui filait jusqu'à un anneau solidement ancré dans le mur.

J'ai hurlé... mon cri a été stoppé par un morceau de tissu que l'homme a poussé entre mes lèvres.

Et la souffrance est venue...